L'HERBIER DU FRÈRE JOSEPH LOUIS AU MUSÉUM.

Par René GOMBAULT.

Si sur le plateau syrien la végétation prend tardivement sa livrée d'hiver (pas avant décembre), le printemps ne s'y montre pas plus hâtif et les possibilités d'herborisation ne commencent guère qu'avec mars. Le 13 de ce même mois de l'année 1927, j'utilisais mon repos dominical en parcourant les champs qui avoisinent les faubourgs d'Alep, à la recherche du *Colchicum fasciculare*, de l'*Anemone coronaria*, de la *Viola pentadactyla* et des iris les plus précoces, lorsque mon attention fut attirée par deux ecclésiastiques qui arpentaient comme moi la plaine, se baissaient, se relevaient, bref se livraient à une gymnastique que je connaissais bien. Existait-il dans la métropole de la Syrie du Nord d'autres botanistes amateurs, alors que je m'y croyais seul ? Il valait la peine de s'en assurer. Je m'approchai des deux promeneurs, et après avoir reconnu aux intonations de leurs voix qu'il s'agissait de compatriotes, j'engageai la conversation. C'est ainsi que je fis la connaissance du frère LOUIS, sans me douter que j'allais sceller avec lui une amitié qui devait durer près de vingt ans... si toutefois l'on peut dire que la mort mette fin à une amitié.

Un front haut, mais empreint de ténacité, un regard assuré, des yeux limpides d'un bleu clair, qui livraient une âme droite, sensible et ingénue au sens le plus favorable du mot ; une voix douce, une parole facile et précise ; une attitude modeste sans timidité ; une barbe châtain foncé bien fournie, mais qui ne dissimulait pas complètement un sourire plus souvent désabusé que malicieux : tel me parut mon nouveau camarade d'herborisation, car nous ne nous quittâmes plus de l'après-midi.

Entre naturalistes les sujets de conversation ne manquent pas. J'eus bientôt appris qu'il était professeur au Collège des F. F. Maristes ; qu'il résidait depuis trois ans à Alep ; qu'il s'était occupé de géologie, de malacologie et de préhistoire ; mais que ses collections avaient disparu pendant la guerre ; enfin qu'il s'intéressait depuis peu à la botanique, à laquelle il essayait d'initier son jeune compagnon. Comme moi il se trouvait dépourvu de tout ouvrage relatif à la flore syrienne. BOISSIER et POST, dont les tirages étaient épuisés, restaient introuvables. La flore de BOULOUMOY et la deuxième édition de la flore de POST n'avaient pas encore paru.

Nous mîmes en commun nos incompétences ainsi que les bribes de connaissances pêchées à droite et à gauche et nous nous quittâmes à la tombée du jour avec promesses de prochaines rencontres.

De fait, toutes les fois que nous étions libres simultanément, et les jours de repos ne manquent pas dans un pays où l'on chôme successivement les fêtes latines, les fêtes orthodoxes, celles de l'Islam et celles d'Israël, nous combinâmes des randonnées que facilitait la Ford dont je disposais.

Le F. Louis, se fiant à son excellente mémoire, jetait ses récoltes au fumier après les avoir étudiées. Après quelques herborisations faites en commun il dut cependant reconnaître qu'il était parfois malaisé de distinguer certaines espèces sans éléments de comparaison et je n'eus pas de peine à le persuader qu'il était bien difficile d'aborder l'étude d'une flore nouvelle sans conserver d'échantillons. Il se rangea à mes raisons et c'est ainsi que prit naissance l'herbier dont l'Institut des F. F. Maristes vient de faire au Muséum une donation qui motive ces quelques lignes biographiques.

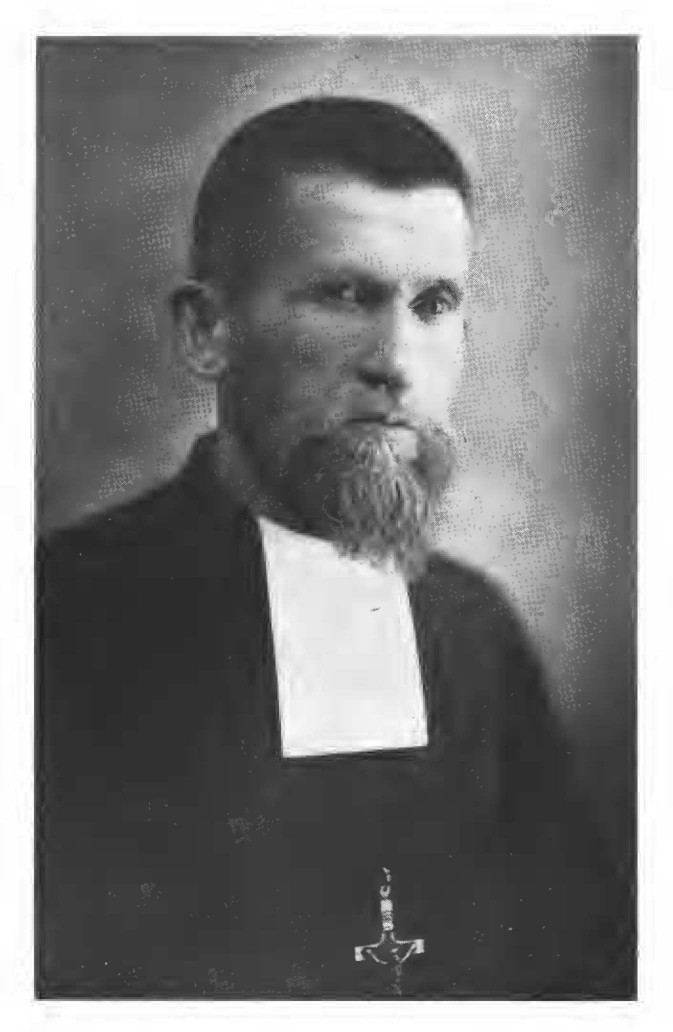
L'herbier du F. Louis, qui compte 116 liasses pesant environ 350 kilos, a été récolté au Liban, dans la région de Damas, un peu dans l'Anti-Liban, aux Alaouites, dans l'Amanus, au bord de l'Euphrate entre Meskène et Résafa et surtout dans la périphérie d'Alep. A peine en avons-nous commencé le dépouillement qu'il nous a déjà fourni trois espèces nouvelles pour la science, deux espèces et un genre nouveaux pour la Syrie, et plusieurs autres déjà connues, mais dont le Muséum ne possédait pas encore d'échantillons.

Bien que de vieille souche auvergnate les hasards de la vie firent naître à Durtal, petit canton de l'Anjou, Claude Auguste Bravard, le 18 février 1884 [1], mais sa jeunesse s'écoula à Beurrières dans le Puy-de-Dôme.

Il était le seul fils d'une famille de quatre enfants. Son penchant pour la vie religieuse se dessina vers l'âge de 12 ans et à 15 ans, le 11 avril 1899, il prenait l'habit religieux dans l'Institut des Petits Frères de Marie. Sa formation achevée, il débuta comme professeur et surveillant au Collège de la Sainte-Famille, au Caire, où il resta six ans et commença une collection de pierres et d'insectes qui le suivit à Djebail, lorsqu'il fut transféré dans cette localité du Liban.

C'est là que le trouva la guerre de 1914. Mobilisé en France, il fut classé à deux reprises dans la catégorie des « inaptes à faire campagne », en raison de sa maigreur extrême qui ne laissait pas supposer la capacité de résistance d'un corps qu'animait la flamme ardente du patriotisme et du dévouement.

1. Nous remercions le F. Isidore Karam des précisions qu'il a bien voulu nous fournir sur le *curriculum vitae* de son défunt collaborateur et ami.



Le Frère Joseph Louis.

Faisant fi de son inaptitude physique officielle, il s'engagea comme volontaire pour les Dardanelles ; puis prit part à la campagne qui suivit sur le Vardar, à Monastir, etc...

Cité à l'ordre du Régiment le 2 février 1916, blessé d'un coup de lance au côté au combat de Florina, le 19 septembre 1916 ; cité à l'ordre de sa division le 5 octobre 1916, il était sergent-major et titulaire de la croix de guerre et de la médaille militaire lorsqu'il fut envoyé en congé illimité le 12 mars 1919 après 3 ans, 8 mois et 17 jours de présence au front.

Il suivit alors à Grugliasco, en Italie, les exercices du second noviciat, puis reprit le chemin du Liban. De retour à Djebail il se vit confier la direction de l'établissement où il démontra ses qualités d'organisateur en relevant les ruines causées par quatre années d'abandon. Depuis lors et sauf pendant les vingt et quelques mois où une grave maladie des yeux le contraignit à un repos relatif, il fut toujours sur la brèche comme professeur ou administrateur des écoles des F. F. Maristes en Syrie. La compétence dont il fit preuve dans ces diverses fonctions lui valurent le 23 mai 1925 les palmes d'officier d'Académie.

En 1922 il était à Alep ; en 1928 à Damas. En 1939 il fut renvoyé à Alep pour prendre la direction de l'important collège Champagnat dont nonobstant les difficultés de tous ordres, issues de la guerre, il réussit à maintenir la marche ascendante et qui, en 1945, ne comptait guère moins de 800 élèves.

C'était pour l'influence française un bastion trop en évidence pour ne pas susciter de tenaces jalousies. F. Louis eut à soutenir une lutte fort dure pour empêcher l'armée britannique d'occuper son établissement de préférence à d'autres locaux disponibles dans la ville. Il y réussit ; mais son triomphe fut de courte durée. Les événements de mai-juin 1945 sonnèrent à la fois le glas de la tutelle de la France et du collège Champagnat où se réfugièrent toutes les familles françaises d'Alep menacées par l'insurrection. Ce précaire asile eut à subir une attaque de gendarmes syriens et de bédouins armés. Les assaillants furent repoussés ; mais le gouvernement syrien en prit texte pour refuser systématiquement, depuis lors, la réouverture des classes.

Le F. Louis s'usa moralement et physiquement dans une lutte sans espoir pour l'obtenir ; en même temps qu'il devait redoubler d'efforts pour assurer la subsistance d'un personnel désormais trop nombreux. Ce qu'il dut intimement souffrir on peut le deviner entre les lignes qu'il m'adressait le 3 octobre 1945 :

Vous savez dans quelle situation nous sommes. Les Français sont à peu près prisonniers : des familles n'ont pas quitté la maison des Sœurs Franciscaines depuis le mois de mai ; il leur est interdit de sortir en ville. Il en est de même des soldats qui nous restent : eux aussi ne peuvent sortir

des barbelés que pour certains services... que d'humiliation jusqu'à ce jour... Aux Français dont vous avez connu autrefois la situation il ne reste plus rien... Dans la rue qui peut dire « Bonjour Monsieur » — « Pardon Madame » ? Ce sont des crimes graves et des personnes ont été rouées de coups, menacées du couteau ou du revolver. Pour moi j'ai continué à sortir depuis le début de la révolte, même lorsque des coups de feu étaient tirés dans la rue et grâce à mon habit rien de mal ne m'est arrivé jusqu'à ce jour... A la fin du mois de juillet, je suis allé au Liban et mon séjour a été bien court : une semaine. J'en ai profité pour monter jusqu'aux Cèdres, jusqu'au Makmel. Quelle joie d'être au Liban, sur les plus hautes cimes. Finie cette préoccupation d'être attaqué, insulté, roué de coups peut-être : c'est le bleu lumineux des grandes hauteurs, la brise qui monte de la mer, l'air frais avant le lever du soleil ; ce sont les grands cèdres lançant dans l'espace leurs branches puissantes comme des troncs d'arbres géants. Vers le milieu du jour, sous leur ombre, c'est le repos ; c'est la chanson douce et mystérieuse du vent qui passe dans leur fine ramure.

Tout en faisant, près des champs de neige, ma cueillette dans les vastes étendues de *Vicia canescens*, j'ai pensé à vous et à notre ami Thiébaut ; j'ai pensé au temps où ensemble nous faisions nos excursions botaniques... Ce temps est déjà bien loin et cependant il m'a semblé, quoique seul sur ces hautes cimes ou sur les pentes vertigineuses, que vous étiez là et qu'ensemble nous récoltions les mêmes plantes. Tout à ce moment est oublié. Alep lointaine, ses rues remplies par la foule menaçante, agitée, les coups de fusil, les grenades. A cette heure, seul en face de la nature : le souvenir des amis, le ciel immense sans nuage, les montagnes éblouissantes de lumière, les pentes presque verticales, le cirque verdoyant de Bcharré, de Diman, de Ehden, et à mes pieds le petit bois de cèdres... C'est un rêve ? Non, une réalité bienfaisante.

Si cette page ouvre des échappées sur les patriotiques souffrances de notre ami, elle dévoile une autre face de son caractère : son amour de la nature sans lequel il n'est pas de vrai naturaliste.

De sa sympathie pour le monde végétal voici encore un échantillon extrait d'une lettre du 31 juillet 1939 :

Je suis rentré à Alep en passant par Slenfé ; j'ai pu ainsi faire deux excursions dans les montagnes des Alaouites, explorer quelques sommets et même le versant oriental surplombant les marais de l'Oronte. Ce versant oriental est couvert de forêts presque impénétrables ; les parois sont souvent verticales sur des centaines de mètres. Mais quelle joie lorsqu'on parvient à se glisser sur quelques corniches étroites et, qu'agrippé à une roche déchiquetée, l'on jette un regard sur l'abîme que recouvre un vaste tapis de branches vertes descendant en une courbe de plus de 1.000 mètres jusqu'aux vastes marais de l'Oronte. Aux dires des Alaouites, cette région abrite des animaux sauvages : lynx, hyènes, loups, ours, etc... Bien qu'aux abords de Slenfé j'aie entendu plusieurs fois, la nuit, les cris lugubres de ces bêtes, je n'ai rencontré dans la forêt aucun de ces animaux ; mais les anfractuosités des rochers m'ont livré quelques plantes qui me paraissent intéressantes.

A ce dernier cri on reconnaîtra le botaniste !

Aussi ne fût-ce peut-être pas un des moindres sacrifices que lui imposèrent les tragiques événements de 1945 que l'obligation de renoncer à la chasse aux plantes. Dans une lettre du 2 septembre 1946, la dernière hélas ! que j'aie reçue, il m'avouait que les excursions botaniques étaient pour lui à peu près impossibles depuis un an.

A ce moment il ne lui restait guère plus d'un trimestre à vivre. Humilié dans sa fierté de Français, affecté dans ses sympathies et ses amitiés syriennes ; miné par le désespoir de voir sombrer ce collège auquel il avait donné tant de lui-même, il ne se soutenait plus qu'à force d'énergie. Une réflexion faite le 4 décembre donna cependant à penser qu'il sentait lui-même qu'un rien pouvait désormais l'abattre.

Ce fut en effet un accès de paludisme, sans gravité intrinsèque, qui détermina sa fin. Il s'éteignit le dimanche 8 décembre 1946, au milieu de la consternation de ses professeurs, de ce qui restait d'autorités françaises, de la population chrétienne d'Alep et de ses anciens élèves. Ceux-ci, reconnaissant ce qu'ils devaient au « père de la jeunesse alépine », comme ils l'appelaient, tinrent à porter eux-mêmes son cercueil. Ses funérailles furent, comme le dit un notable de la cité, « un triomphe : le triomphe de l'humilité ».

Il est, en pays d'Islam, où les bières sont portées à bras jusqu'au cimetière, une coutume qui choquerait peut-être un peu nos conceptions occidentales de l'ordre à faire régner dans un cortège, mais qui n'est pas sans beauté : tout passant peut, en dernier et fraternel hommage au disparu, s'introduire entre les brancards et les porter quelques instants sur ses épaules. Si générale était l'estime inspirée par F. Louis qu'on vit plusieurs musulmans relayer ses porteurs.

Après avoir esquissé la carrière de l'homme, il nous reste à parler du naturaliste. Nous avons déjà noté qu'il en possédait l'une des qualités éminentes : l'amour de la nature ; mais il en avait d'autres : l'absence d'idées préconçues, la résistance physique, la patience, le flair, l'ordre, la méthode et surtout le don d'observation. De ce dernier il avait fourni un exemple notoire pendant la campagne de Macédoine. Faisant halte près d'une tranchée attaquée le matin même par l'annemi et où plusieurs braves, mortellement frappées, avaient été hâtivement inhumés, le sergent Bravard s'avisa que le sol d'une des tombes se soulevait régulièrement par intervalles. Il la fit ouvrir. Le prétendu mort, couvert d'une toile de tente, était sans connaissance mais respirait lentement et péniblement. Il fut ranimé et un mois plus tard l'enterré vivant remerciait avec effusion son sauveur.

Comme nous l'avons déjà dit, le F. Louis avait des aperçus sur